

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827
Publiée par la Times-Picayune Publishing Co. au Times-Picayune Building, 1001 Poydras Street, Nouvelle-Orléans, La.
Téléphone Main 4100.
Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars 1879.
En Louisiane et au Mississippi, 25 cts par an.
Pour les Etats-Unis, un an \$2.00
Par mois

Le But Est Atteint

Lorsque les Français et les Belges, avec l'assentiment des Italiens, décidèrent d'occuper la Ruhr, ce fut, on s'en souvient, aux Etats-Unis comme en Grande-Bretagne, du moins dans la presse de ces deux pays, un concert de protestations et surtout de lamentations: c'était se lancer dans une aventure sans résultat pratique possible et qui ne pouvait avoir pour effet que de retarder, sinon compromettre, le règlement de l'épineuse question des réparations. De Berlin, une furieuse propagande s'efforça, des mois durant, de dénoncer les visées impérialistes de la France, et ce cri trouva des échos: on vit ressusiter le fantôme de Bonaparte, dans certaines feuilles!

Voici cinq mois de cela; quels ont été les résultats pratiques? Au point de vue de la collection-des réparations, la France et la Belgique n'ont guère retiré d'avantage pécuniaire; du moins ont-elles réussi à couvrir les frais de l'occupation.

Mais le but réel que cherchaient les Français et les Belges n'était pas celui-là; ils ne se faisaient point illusion à cet égard, car les connaissances de longue date les pèlerins à qui ils avaient à faire.

Le but réel que recherchait Paris, c'était de mettre au pied du mur Berlin, de forcer le gouvernement du Reich à mettre bas le masque et de démontrer au monde l'évidente mauvaise foi punique de l'Allemagne. En s'emparant de la Ruhr, M. Poincaré visait, avant tout, à mettre fin à l'équivoque dont les Allemands avaient réussi à profiter depuis Versailles, en attendrissant de leurs doléances des âmes trop sensibles.

Or, ce but, il est évident qu'il a été pleinement atteint; il n'y a plus aujourd'hui de par le monde de gens de bonne foi tant soit peu informés qui ne soient convaincus de l'absolue et constante mauvaise foi de Berlin.

Nous en trouvons une preuve très convaincante dans ces déclarations du "New York Tribune" du 11 juin: "Notre public a fini par s'en rendre compte. Il n'y a guère de correspondant américain, allant en Allemagne aujourd'hui qui n'exprime son mécontentement de la complète insincérité des prétentions allemandes, soit qu'il s'agisse de pauvreté, de souffrances physiques, d'incapacité à payer, ou de mauvaise fortune et d'innocence méconnue."

Notre confrère cite certains câbles récents d'un journaliste américain constatant, de visu, combien les Allemands ne pouvaient croire à la possibilité de cette occupation de la Ruhr, persuadés que jamais Paris n'aurait l'audace et le courage de l'entreprendre. Sans doute, aussi, ils comptaient sur le soi-disant manifeste de la France de concilier les vues divergentes de ses alliés, tant qu'il serait possible!

Et ce même correspondant américain reconnaît que les Allemands sont unanimes à déclarer que si jamais ils avaient pu prévoir cette occupation, ils auraient tout fait au monde pour la prévenir, fût-ce au prix de mesures énergiques pour trouver dans les poches du contribuable allemand les ressources nécessaires pour s'acquitter de leur dû.

Voilà qui confirme et justifie pleinement la politique de la France et de la Belgique: ce n'est que le couteau sur la gorge que les Allemands consentiront à payer; la Ruhr, c'est la gorge industrielle de l'Allemagne. Or, ce sont les industriels qui gouvernent à Berlin.

Il faut souhaiter que ce n'est pas au moment où les Allemands sont à la veille de s'exécuter, sous le coup de cette menace, qu'on pourrait songer à supprimer cette pression efficace, la seule qui jusqu'ici ait produit des résultats pratiques.—Presse, Montreal.

Une servante d'un restaurant de Middletown, dans l'Etat de New-York, Mrs Nellie Benjamin, trouva dans la salle un portefeuille contenant 10,000 dollars en billets de banque, qu'un consommateur y avait perdu.

Une heure après, le propriétaire du portefeuille, un client de passage, revint au restaurant avec le très vague espoir de retrouver son bien. La servante avait remis sa trouvaille à la caisse, et il n'eut aucune difficulté à rentrer en possession de sa petite fortune. Tout joyeux, il voulut récompenser l'honnête servante: il lui offrit une pièce de 25 sous.

Celle-ci la refusa, ne voulant pas, dit-elle, "qu'une récompense amoindrisse la satisfaction qu'elle éprouvait à avoir agi selon sa conscience."

Le monsieur aux 10,000 dollars remit alors les 25 sous dans sa poche, et seerra avec force dans la main de l'honnête Mrs Benjamin.

Le Statnt de Tanger

Le voyageur qui revient du Maroc par la voie des airs, après qu'il a survolé Larache, où fut le jardin des Hespérides, poursuit sa route au-dessus d'une plaine, entre la mer à sa gauche et la montagne à sa droite. Par une matinée de printemps, cette traversée de la zone espagnole est un spectacle délicieux. Les nuées dessinent sur l'Atlantique violet un continent onduleux, fugace et couleur de perle. A droite, les brumes sur le Rif font un paysage d'argent. Tout à coup, on aperçoit devant soi une autre nappe bleue, qui est le détroit de Gibraltar; et à l'abri du cap Sportel, à flanc de montagne, on distingue Tanger.

La ville fait une enclave dans la zone du protectorat espagnol. D'après le traité de 1912, elle doit recevoir un "régime spécial." Provisoirement, elle est administrée par le corps diplomatique. On dit que cette administration est orageuse et discordante. Quoi qu'il en soit, il y a un an, lors des entretiens de Londres, il fut décidé qu'une conférence serait tenue dans la dernière quinzaine de juillet, avec la participation de l'Espagne, pour régler la question de Tanger. Les discussions qui suivirent dans la presse ont montré nettement la position des divers pays. Les journaux espagnols ne cachèrent pas que l'Angleterre de M. Lloyd George et l'Espagne avaient partie liée; que l'Angleterre verrait sans inquiétude l'Espagne à Tanger, tandis qu'elle verrait avec beaucoup de chagrin la France s'y établir, barrer aux escadrons britanniques la route de la Méditerranée et rendre illusoire la possession de Gibraltar. De son côté la France, sans contester le principe du régime spécial, mais fidèle à son rôle de puissance protectrice, demandait que le Sultan du Maroc fût représenté à cette conférence, où s'agitait le sort d'une partie si importante de son empire.

Cette revendication exaspérait les journaux espagnols. Enfin l'Angleterre, qui ne voulait en réalité voir à Tanger ni la France ni l'Espagne, s'opposait à la fois à la présence du Sultan à la conférence, c'est-à-dire à la thèse française, et aussi à la thèse espagnole. Elle demandait l'internationalisation, que l'Espagne repoussait sous le prétexte qu'une zone internationale serait un refuge pour les agitateurs.

La conférence n'eut pas lieu, et les choses restèrent en suspens. L'adjudication des travaux du port, qui devait avoir lieu le 9 novembre, fut pareillement ajournée, comme liée au statut de la ville. Au mois de février 1923, les polémiques sont un moment rallumées par un discours que M. André Fribourg prononça le 6 devant la colonie française de Tanger, et où il montre l'espoir que le statut soit bientôt établi conformément aux traités, mais sans perdre de vue la souveraineté du Sultan. C'est là, en effet, toute la thèse française. Elle a été énoncée, si je ne me trompe, dans une note qui fut remise à Londres dès le printemps de 1921.

Au mois de mars 1923, le bruit courut que la conférence, pour laquelle on avait choisi la ville d'Algésiras, serait ajournée à la demande de l'Angleterre qui ne voulait ni se rallier au système français, ni avoir à le combattre dans des négociations publiques. Au mois d'avril, lord Curzon suivait encore cette politique. S'il faut croire un article retentissant publié alors par le Times, la France aurait insisté pour que la conférence eût lieu. M. de Saint-Aulaire aurait eu à ce sujet des entretiens avec lord Curzon. C'est à la suite de cette négociation que la réunion de la conférence à été décidée à Londres. Le 31 mai, le gouvernement britannique, sans fixer de date, a proposé que les experts se rendent à Londres le plus tôt possible.—Henry Bidou.

Le But Est Atteint

Lorsque les Français et les Belges, avec l'assentiment des Italiens, décidèrent d'occuper la Ruhr, ce fut, on s'en souvient, aux Etats-Unis comme en Grande-Bretagne, du moins dans la presse de ces deux pays, un concert de protestations et surtout de lamentations: c'était se lancer dans une aventure sans résultat pratique possible et qui ne pouvait avoir pour effet que de retarder, sinon compromettre, le règlement de l'épineuse question des réparations. De Berlin, une furieuse propagande s'efforça, des mois durant, de dénoncer les visées impérialistes de la France, et ce cri trouva des échos: on vit ressusiter le fantôme de Bonaparte, dans certaines feuilles!

Voici cinq mois de cela; quels ont été les résultats pratiques? Au point de vue de la collection-des réparations, la France et la Belgique n'ont guère retiré d'avantage pécuniaire; du moins ont-elles réussi à couvrir les frais de l'occupation.

Mais le but réel que cherchaient les Français et les Belges n'était pas celui-là; ils ne se faisaient point illusion à cet égard, car les connaissances de longue date les pèlerins à qui ils avaient à faire.

Le but réel que recherchait Paris, c'était de mettre au pied du mur Berlin, de forcer le gouvernement du Reich à mettre bas le masque et de démontrer au monde l'évidente mauvaise foi punique de l'Allemagne. En s'emparant de la Ruhr, M. Poincaré visait, avant tout, à mettre fin à l'équivoque dont les Allemands avaient réussi à profiter depuis Versailles, en attendrissant de leurs doléances des âmes trop sensibles.

Or, ce but, il est évident qu'il a été pleinement atteint; il n'y a plus aujourd'hui de par le monde de gens de bonne foi tant soit peu informés qui ne soient convaincus de l'absolue et constante mauvaise foi de Berlin.

Nous en trouvons une preuve très convaincante dans ces déclarations du "New York Tribune" du 11 juin: "Notre public a fini par s'en rendre compte. Il n'y a guère de correspondant américain, allant en Allemagne aujourd'hui qui n'exprime son mécontentement de la complète insincérité des prétentions allemandes, soit qu'il s'agisse de pauvreté, de souffrances physiques, d'incapacité à payer, ou de mauvaise fortune et d'innocence méconnue."

Notre confrère cite certains câbles récents d'un journaliste américain constatant, de visu, combien les Allemands ne pouvaient croire à la possibilité de cette occupation de la Ruhr, persuadés que jamais Paris n'aurait l'audace et le courage de l'entreprendre. Sans doute, aussi, ils comptaient sur le soi-disant manifeste de la France de concilier les vues divergentes de ses alliés, tant qu'il serait possible!

Et ce même correspondant américain reconnaît que les Allemands sont unanimes à déclarer que si jamais ils avaient pu prévoir cette occupation, ils auraient tout fait au monde pour la prévenir, fût-ce au prix de mesures énergiques pour trouver dans les poches du contribuable allemand les ressources nécessaires pour s'acquitter de leur dû.

Voilà qui confirme et justifie pleinement la politique de la France et de la Belgique: ce n'est que le couteau sur la gorge que les Allemands consentiront à payer; la Ruhr, c'est la gorge industrielle de l'Allemagne. Or, ce sont les industriels qui gouvernent à Berlin.

Il faut souhaiter que ce n'est pas au moment où les Allemands sont à la veille de s'exécuter, sous le coup de cette menace, qu'on pourrait songer à supprimer cette pression efficace, la seule qui jusqu'ici ait produit des résultats pratiques.—Presse, Montreal.

LA RECOMPENSE DE L'HONNETETE

Une servante d'un restaurant de Middletown, dans l'Etat de New-York, Mrs Nellie Benjamin, trouva dans la salle un portefeuille contenant 10,000 dollars en billets de banque, qu'un consommateur y avait perdu.

Une heure après, le propriétaire du portefeuille, un client de passage, revint au restaurant avec le très vague espoir de retrouver son bien. La servante avait remis sa trouvaille à la caisse, et il n'eut aucune difficulté à rentrer en possession de sa petite fortune. Tout joyeux, il voulut récompenser l'honnête servante: il lui offrit une pièce de 25 sous.

Celle-ci la refusa, ne voulant pas, dit-elle, "qu'une récompense amoindrisse la satisfaction qu'elle éprouvait à avoir agi selon sa conscience."

Le monsieur aux 10,000 dollars remit alors les 25 sous dans sa poche, et seerra avec force dans la main de l'honnête Mrs Benjamin.

LE CLAVECIN

Ma Ninon se plaisait aux chansons anciennes
Que fredonnait l'aieule en tournant son rouet,
Au temps où les lutins, levant les perliennes,
Venaient de la fileuse exaucer les souhaits.

Mais les follets sont morts et les rouets muets
Sous les lampes d'octobre où virent les phalènes
Et depuis que n'est plus la voix des bons rouets
Est morte la chanson des fileuses de laine.

Or, son âme impulsive avait ressuscité
Sur le vieux clavecin lamé de palissandre
Où les doigts de Mozart avaient peut-être erré.

Comme un chant oublié que l'on sourd d'entendre.
L'âme de menuets mélancolique et tendre
Dans le ruissellement des sons évaporés.

—QUINTAVALLE.

POURQUOI?

Le mari.—Pourquoi veux-tu avoir cinquante dollars?
Madame.—Je fais une conférence sur l'économie dans les toilettes devant un auditoire féminin, et il faut que j'aie une robe neuve.

Le Statnt de Tanger

Le voyageur qui revient du Maroc par la voie des airs, après qu'il a survolé Larache, où fut le jardin des Hespérides, poursuit sa route au-dessus d'une plaine, entre la mer à sa gauche et la montagne à sa droite. Par une matinée de printemps, cette traversée de la zone espagnole est un spectacle délicieux. Les nuées dessinent sur l'Atlantique violet un continent onduleux, fugace et couleur de perle. A droite, les brumes sur le Rif font un paysage d'argent. Tout à coup, on aperçoit devant soi une autre nappe bleue, qui est le détroit de Gibraltar; et à l'abri du cap Sportel, à flanc de montagne, on distingue Tanger.

La ville fait une enclave dans la zone du protectorat espagnol. D'après le traité de 1912, elle doit recevoir un "régime spécial." Provisoirement, elle est administrée par le corps diplomatique. On dit que cette administration est orageuse et discordante. Quoi qu'il en soit, il y a un an, lors des entretiens de Londres, il fut décidé qu'une conférence serait tenue dans la dernière quinzaine de juillet, avec la participation de l'Espagne, pour régler la question de Tanger. Les discussions qui suivirent dans la presse ont montré nettement la position des divers pays. Les journaux espagnols ne cachèrent pas que l'Angleterre de M. Lloyd George et l'Espagne avaient partie liée; que l'Angleterre verrait sans inquiétude l'Espagne à Tanger, tandis qu'elle verrait avec beaucoup de chagrin la France s'y établir, barrer aux escadrons britanniques la route de la Méditerranée et rendre illusoire la possession de Gibraltar. De son côté la France, sans contester le principe du régime spécial, mais fidèle à son rôle de puissance protectrice, demandait que le Sultan du Maroc fût représenté à cette conférence, où s'agitait le sort d'une partie si importante de son empire.

Cette revendication exaspérait les journaux espagnols. Enfin l'Angleterre, qui ne voulait en réalité voir à Tanger ni la France ni l'Espagne, s'opposait à la fois à la présence du Sultan à la conférence, c'est-à-dire à la thèse française, et aussi à la thèse espagnole. Elle demandait l'internationalisation, que l'Espagne repoussait sous le prétexte qu'une zone internationale serait un refuge pour les agitateurs.

La conférence n'eut pas lieu, et les choses restèrent en suspens. L'adjudication des travaux du port, qui devait avoir lieu le 9 novembre, fut pareillement ajournée, comme liée au statut de la ville. Au mois de février 1923, les polémiques sont un moment rallumées par un discours que M. André Fribourg prononça le 6 devant la colonie française de Tanger, et où il montre l'espoir que le statut soit bientôt établi conformément aux traités, mais sans perdre de vue la souveraineté du Sultan. C'est là, en effet, toute la thèse française. Elle a été énoncée, si je ne me trompe, dans une note qui fut remise à Londres dès le printemps de 1921.

Au mois de mars 1923, le bruit courut que la conférence, pour laquelle on avait choisi la ville d'Algésiras, serait ajournée à la demande de l'Angleterre qui ne voulait ni se rallier au système français, ni avoir à le combattre dans des négociations publiques. Au mois d'avril, lord Curzon suivait encore cette politique. S'il faut croire un article retentissant publié alors par le Times, la France aurait insisté pour que la conférence eût lieu. M. de Saint-Aulaire aurait eu à ce sujet des entretiens avec lord Curzon. C'est à la suite de cette négociation que la réunion de la conférence à été décidée à Londres. Le 31 mai, le gouvernement britannique, sans fixer de date, a proposé que les experts se rendent à Londres le plus tôt possible.—Henry Bidou.

Les Langues des Belges

On vient de publier les résultats du recensement décennal (1920) non de la population belge, mais des langues qu'elle parle, et voici ce qu'expriment ces chiffres:

En 1920, le nombre des Belges n'employant que le flamand s'élevait à 3 millions 187,073; celui des Belges n'employant que le français, 2,855,885; outre que le royaume comptait 960,000 bilingues pour la plupart flamands également versés dans la langue française. Additionnés, ces deux derniers chiffres donnent 3,815,885 Belges pratiquant toujours ou très fréquemment le français contre 3,187,073 ne le parlant pas et jamais, soit une majorité de 628,812 en faveur du parler de France.

Mais il y a mieux: l'étude attentive de la statistique atteste que la progression francophile croît avec les obstacles que le flamingantisme lui suscite. En effet, le recensement de 1910 accusait 3,220,662 unilingues flamands, dont 33,549 de plus qu'en 1920, et 2,833,334 unilingues français, dont 22,551 de moins, et 871,288 bilingues, dont 98,712 de moins aussi, c'est-à-dire que, dans la seconde des deux décades comparées, la langue flamande a perdu 33,592 adeptes de moins, tandis que la langue française en gagnait 121,263.

Or, cette seconde décade de notre siècle est précisément celle où les entravées artificielles apportées depuis longtemps à l'enseignement du français dans les écoles moyennes (collèges, lycées) ont commencé à se faire de plus en plus rigoureuses et où l'enseignement du français a commencé à être réduit à la proportion congrue dans les écoles primaires officielles auxquelles les flamingants s'étaient attachés en second lieu et en attendant leur actuelle tentative de défrancisation de l'enseignement supérieur à Gand.

Tous les préjugés, tous les efforts des particularistes de la Flandre échouent donc contre la puissance d'attraction et de rayonnement du beau parler de France. Même les obstacles législatifs suscités à celui-ci dans les collèges et écoles primaires, ont agi comme des stimulants de sa popularité. Paysans et boutiquiers retirent leurs enfants des établissements pédagogiques gratuits où la langue française est si négligée et se signent à blanc pour faire instruire leur progéniture dans les collèges et écoles privées et payantes où l'enseignement en français est principalement en honneur, ou bien ils leur font suivre assidûment les cours gratuits en cette langue organisés par les Amitiés françaises, les Amis de la langue française et plusieurs autres actifs organismes de l'espèce. D'où ce réconfortant paradoxe que, plus l'enseignement du français est combattu par les lois particularistes, plus il est recherché et en progrès.

IMPORTANTANCE DE L'ESPERANTO

Paris.—Les Allemands ont compris, depuis la guerre, que l'Espéranto est un passe-partout qui peut faire le tour du monde et ils se servent de cette langue internationale pour leur propagande. Le comité "Pour la France par l'Espéranto" fondé à Paris, sous le patronage des hommes politiques et savants s'était chargé de faire de la propagande française par le même moyen. Les Allemands ont repris ce système.

Les Espérantistes français ne demandent qu'à répondre à la propagande germanique et à réfuter, dans cette langue les affirmations plus ou moins mensongères de la propagande allemande.

M. Gérard, maire de Dijon, qui vient de faire une tournée de propagande commerciale dans les pays scandinaves a écrit: "L'utilité de l'Espéranto ne saurait être niée pour répandre à l'étranger les idées françaises et avec elles les riches produits de notre sol, de notre commerce et de notre industrie."

RAJEUNIREZ-VOUS?

Deux amies causent près de la fenêtre. Elles parlent des expériences tentées pour rajeunir l'être humain.

"Réfléchissez un moment, ma chère amie, à tout le bien que nous arriverions à faire s'il nous est donné de joindre à l'expérience, à la masse des connaissances acquises, à la patience et au jugement de l'âge mur, les forces et la confiance triomphante de la jeunesse.

"Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait..." avouez-vous dit. Eh! bien, voici la solution du problème: nous allons pouvoir réaliser, en utilisant la science de la vie, des projets sagement muris.

"Sagement?" interrompit l'autre avec vivacité, j'en doute. Si vous croyez à l'influence du physique sur le mental, si vous pensez que des cellules nouvelles et un sang coulant avec la vivacité qu'il eut au début de la vie créeront le renouvellement de l'esprit, craignez aussi le trouble que le sang des vingt ans jette dans les idées.

Ou bien, vous vous retrouverez avec les ardens enthousiasmes mais aussi avec les vifs découragements de la jeunesse, ou bien, le corps seul subira l'influence du rajeunissement et vous porterez dans ce jeune corps une âme vieillie.

Alors que de conflits et de souffrances!

Au service de l'expérience déabusée, les élan et les forces du printemps ne se trouveront-ils pas sans emploi? En débutant, nous imaginons les difficultés et les embûches inévitables; devant une joie nous songerons au chagrin qui va suivre, et qui sait ni nous oserons suivre nos desirs, après avoir connu la satiété!

La nature agit avec sagesse; les goûts changent avec l'âge. D'autres sentiments que ceux de la jeunesse nous sollicitent à mesure que nous avançons dans la vie. Si vous arrivez à rompre cette harmonie nécessaire, vous souffrirez.

Les deux amies n'avaient pas entendu entrer une autre femme, une amie commune, qui intervint tout de suite dans la conversation.

"Mais, dit-elle, ce que vous dites là, mes amies, n'a plus de sens pour nous, puisque l'espoir de rajeunir vient d'être totalement enlevé aux femmes. L'ignorez-vous? par le savant même dont vous parlez.

Sa méthode n'a pas donné de résultats durables pour les femmes. Il nous faut, Mesdames, "laisser toute espérance," et nous résigner à accepter ce que nos mères et nos grand-mères subirent: la vieillesse.

Est-ce donc si affreux? Epouvantable! s'écrient beaucoup de femmes. Pour ma part, j'ai remarqué que, parmi nous, il y a tout au moins deux types de femmes acceptant d'un front serein, cette disgrâce commune.

Une mère supporte mieux que nul le autre femme, ce que nous appelons les "outrages du temps" car elle vit dans l'avenir de ses enfants. Quand cet avenir réalise ses promesses, c'est-à-dire quand les ans s'accablent, elle néglige de compter les jours, elle ne se lamente guère sur les misères physiques, mais ne voyant que les difficultés surmontées et le parce que le chemin de la vie s'aplanit devant les pas des jeunes gens, elle se réjouit de cette compensation du sort.

Et la femme qui met ses efforts et ses soins à mener à bien une tâche, connaît également ainsi que les inquiétudes d'une sorte de spiritualité, les mêmes compensations. Ces femmes ont suivi les lois de la vie: elles se sont pliées à son rythme.

DEMANDE SINGULIERE

La jeune maman demande au laitier?

—Avez-vous des veaux?
—Oui, madame.
—Alors, apportez-moi une pint de lait de veau pour le bébé, le lait de vache est trop fort pour lui.

LE CABRIOLET

Silhouettes d'ombres, volées de crépe, les dames auxiliaires entrent au ministère de la guerre.

C'est décembre, le temps est doux et gris, en harmonie avec ces deuils qui passent.

Un arrêt auprès du gardien:—Les archives?—
—Là, dans la cour à gauche.
Une à une elles franchissent le seuil: celle-ci, lente, oppressée, celle-là, vite, avec la hâte de disparaître derrière la porte qui va se refermer désormais chaque jour sur leurs sept heures de travail.

De tous les âges, de tous les mondes, de toutes les classes, elles se côtoient ici, diverses, mais toutes, avec au fond, la meurtrissure de la douleur.

Courtois, sans témoigner leur curiosité, les secrétaires d'état-major les ont vu arriver, les placent, les instruisent de leur nouvelle besogne. Et, penchée sur la longue boîte de bois où se pressent les fiches, chacune s'exerce au classement, en se répétant, inlassable, les lettres de l'alphabet qui s'embrouillent, s'enchevêtrent, se confondent dans le cerveau surpris et enfiévré.

La grande salle est divisée par des cloisons formées de caisiers où se glissent en ordre les caissettes. Dans celles-ci, surnommées cabriolets, les fiches de nos soldats morts ou disparus: glorieuse nécropole qui évoque le souvenir de certains cimetières italiens, où sous des arcades de pierre se creusent des abris pour les cendres des incinérés... Modernes catacombes où le nom seul sur la fiche verte ou blanche dort dans le silence et l'obscurité; ainsi se cachent dans les parois des souterrains, les ossements précieux...

Les dames auxiliaires travaillent en silence. D'un doigt plus ou moins rapide et nerveux, elles feuilletent les rectangles de carton qui tombent les uns sur les autres comme les "capucins" d'un jeu de cartes.

Puis, c'est midi. On se lève, on s'agit. Avec de petits cliquetements, les "cabriolets" sont repoussés dans leurs cases; ces dames remettent leurs coiffures à long voile et, sans hâte, descendent l'escalier où cinq minutes auparavant les soldats auxiliaires dégingolés avec bruit pour rejoindre le détachement.

Mais entre ces âmes féminines, ce n'est plus le silence: toutes ont souffert; chacune a besoin de dire sa souffrance. Ce sont d'abord de vagues interrogations:—Vous avez perdu quelqu'un à la guerre?
—Pour pouvoir reprendre:—Moi, c'est mon fils; un beau et grand garçon...
Et bientôt les détails montent aux lèvres...
—Il était sergent... trop brave... Un obus l'emporta tandis qu'il montait à l'assaut...
—C'est au Labyrinthe que le mien est tombé...
—Mon mari reçut une balle en pleine poitrine... un de ses amis me l'a écrit.
—C'est au poste d'écoute que le mien fut enseveli...
—Moi, je ne sais rien, rien autre chose qu'il est mort. C'est tout... c'est trop dur...
Seule, une femme aux bandeaux grisonnants ne prenait point part à ces propos. Visage fermé, œil vague, elle marchait, encore jeune et svelte, très digne, froide, lointaine, presque étrangère.

Sa voisine lui demanda timidement:—Vous êtes veuve, vous aussi, madame?
—Oui... je viens des pays envahis: je suis une réfugiée, et seule à Paris.

Un sanglot contenu coupa sa phrase. Quelqu'un reprit:—Sans aucune famille?
—Mon mari fut pris et fusillé comme otage. Mon fils est soldat. Impossible d'avoir de ses nouvelles. Il ne peut savoir où je me trouve. Mes lettres sont revenues avec la mention: Disparu. Il doit être prisonnier, blessé peut-être. Mais où?... Je ne puis savoir... Et lui est tout ce qui me reste au monde! Songez donc, je n'ai plus rien... rien! pas un bout de chiffon qui me rappelle notre foyer... pas un photographie où je puisse retrouver leur chères images!

Groupe sympathique, ces dames, étrangères l'une à l'autre hier encore, entouraient la mère si cruellement éprouvée. Mais elle, refoulant ses larmes, ajoutait avec énergie:—Oh! je suis certaine qu'il vit et c'est pour cela que j'existe moi-même. Si je ne reçois pas ses lettres, c'est qu'évacuée de l'Aisne après avoir été retenue prisonnière par les Allemands pendant quinze mois, nous sommes restées tout ce temps-là sans pouvoir correspondre. Mais où est-il?... Où est-il?... Quand le saurai-je?...
—Il faut chercher, demander, aller aux renseignements...
—Certes, je n'épargnerai aucune démarche... j'arrive à peine, bien lasse... Mais demain je m'occuperai de lui... si j'ai sollicité cette place ici, c'est que je veux gagner afin de lui envoyer quelques douceurs dès que j'en aurai retrouvé... Puis le travail me rendra moins pénible l'attente du retour...
Confuse des larmes qui montent de nouveau à ses paupières gonflées, elle s'échappe des mains tremblantes et apitoyées qui se tendent vers elle. L'après-midi, ces dames se re-

trouvent devant leurs tables; et celle qu'on appelle la Réfugiée s'applique sur son "cabriolet," répétant tous bas: Mab... Mac... Mad... Jean... Jules... Juhen... Soudain, son regard se fixe, dilaté... Là, de ce carton, jaillit, éclair qui lui transperce l'âme, le nom de son fils. Est-ce vraiment lui?... Oui... tous ses prénoms, ses chers prénoms choisis avec tant de joie et d'amour, il y a vingt ans! C'est son régiment... sa classe... c'est lui!... Elle l'a retrouvé!... Son fils est retrouvé!
Brisée par une émotion dont elle ne discerne si c'est du bonheur ou de l'angoisse, elle caresse de ses doigts fébriles le carton froid et banal...
Mais quoi?... Gémissant comme le grain sous la meule, son cœur éclate, crève dans sa poitrine: la fiche est blanche!... la fiche est morte!...
Si, cependant, il y avait erreur?—Hélas! non... Là, dans ce coin, la glorieuse mention: mort pour la France!
Penchant son visage angoissé vers la fiche, tout ce qui reste de lui, elle l'enlève du petit cerceau où reposent tant d'autres morts et disparus: ses lèvres s'inclinent vers le nom chéri, ce nom fixé par un scribe inconnu et indifférent dans la liste funèbre!
C'est tout!... tout ce que la patrie a gardé de l'humble sacrifice!... Alors, glissant la fiche dans son corsage, elle enseveli à jamais ce nom au fond de son cœur de mère... non au fond de son cœur de femme... elle ne prononcera jamais plus... si ce n'est elle dans sa douleur et sa prière...—M. Co-molet-Sue.

SUR LA ROUTE ORLEANS-HAMMOND



Cette vue donne une idée de ce que veut dire quelques fois "la construction de routes" en Louisiane. Ici nous avons un grand dragueur employé sur la route Orleans-Hammond, qui doit relier les deux villes via la rue du Canal, le Shell Road, West End, le Lake Shore, puis s'en allant vers le nord. Les dépenses seront environ un million de dollars mais quand la route sera terminée, elle fournira une promenade des plus agréables pour automobilistes.

Les Langues des Belges

On vient de publier les résultats du recensement décennal (1920) non de la population belge, mais des langues qu'elle parle, et voici ce qu'expriment ces chiffres:

En 1920, le nombre des Belges n'employant que le flamand s'élevait à 3 millions 187,073; celui des Belges n'employant que le français, 2,855,885; outre que le royaume comptait 960,000 bilingues pour la plupart flamands également versés dans la langue française. Additionnés, ces deux derniers chiffres donnent 3,815,885 Belges pratiquant toujours ou très fréquemment le français contre 3,187,073 ne le parlant pas et jamais, soit une majorité de 628,812 en faveur du parler de France.

Mais il y a mieux: l'étude attentive de la statistique atteste que la progression francophile croît avec les obstacles que le flamingantisme lui suscite. En effet, le recensement de 1910 accusait 3,220,662 unilingues flamands, dont 33,549 de plus qu'en 1920, et 2,833,334 unilingues français, dont 22,551 de moins, et 871,288 bilingues, dont 98,712 de moins aussi, c'est-à-dire que, dans la seconde des deux décades comparées, la langue flamande a perdu 33,592 adeptes de moins, tandis que la langue française en gagnait 121,263.

Or, cette seconde décade de notre siècle est précisément celle où les entravées artificielles apportées depuis longtemps à l'enseignement du français dans les écoles moyennes (collèges, lycées) ont commencé à se faire de plus en plus rigoureuses et où l'enseignement du français a commencé à être réduit à la proportion congrue dans les écoles primaires officielles auxquelles les flamingants s'étaient attachés en second lieu et en attendant leur actuelle tentative de défrancisation de l'enseignement supérieur à Gand.

Tous les préjugés, tous les efforts des particularistes de la Flandre échouent donc contre la puissance d'attraction et de rayonnement du beau parler de France. Même les obstacles législatifs suscités à celui-ci dans les collèges et écoles primaires, ont agi comme des stimulants de sa popularité. Paysans et boutiquiers retirent leurs enfants des établissements pédagogiques gratuits où la langue française est si négligée et se signent à blanc pour faire instruire leur progéniture dans les collèges et écoles privées et payantes où l'enseignement en français est principalement en honneur, ou bien ils leur font suivre assidûment les cours gratuits en cette langue organisés par les Amitiés françaises, les Amis de la langue française et plusieurs autres actifs organismes de l'espèce. D'où ce réconfortant paradoxe que, plus l'enseignement du français est combattu par les lois particularistes, plus il est recherché et en progrès.

RAJEUNIREZ-VOUS?

Deux amies causent près de la fenêtre. Elles parlent des expériences tentées pour rajeunir l'être humain.

"Réfléchissez un moment, ma chère amie, à tout le bien que nous arriverions à faire s'il nous est donné de joindre à l'expérience, à la masse des connaissances acquises, à la patience et au jugement de l'âge mur, les forces et la confiance triomphante de la jeunesse.

"Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait..." avouez-vous dit. Eh! bien, voici la solution du problème: nous allons pouvoir réaliser, en utilisant la science de la vie, des projets sagement muris.

"Sagement?" interrompit l'autre avec vivacité, j'en doute. Si vous croyez à l'influence du physique sur le mental, si vous pensez que des cellules nouvelles et un sang coulant avec la vivacité qu'il eut au début de la vie créeront le renouvellement de l'esprit, craignez aussi le trouble que le sang des vingt ans jette dans les idées.

Ou bien, vous vous retrouverez avec les ardens enthousiasmes mais aussi avec les vifs découragements de la jeunesse, ou bien, le corps seul subira l'influence du rajeunissement et vous porterez dans ce jeune corps une âme vieillie.

Alors que de conflits et de souffrances!

Au service de l'expérience déabusée, les élan et les forces du printemps ne se trouveront-ils pas sans emploi? En débutant, nous imaginons les difficultés et les embûches inévitables; devant une joie nous songerons au chagrin qui va suivre, et qui sait ni nous oserons suivre nos desirs, après avoir connu la satiété!

La nature agit avec sagesse; les goûts changent avec l'âge. D'autres sentiments que ceux de la jeunesse nous sollicitent à mesure que nous avançons dans la vie. Si vous arrivez à rompre cette harmonie nécessaire, vous souffrirez.

Les deux amies n'avaient pas entendu entrer une autre femme, une amie commune, qui intervint tout de suite dans la conversation.

"Mais, dit-elle, ce que vous dites là, mes amies, n'a plus de sens pour nous, puisque l'espoir de rajeunir vient d'être totalement enlevé aux femmes. L'ignorez-vous? par le savant même dont vous parlez.

Sa méthode n'a pas donné de résultats durables pour les femmes. Il nous faut, Mesdames, "laisser toute espérance," et nous résigner à accepter ce que nos mères et nos grand-mères subirent: la vieillesse.

Est-ce donc si affreux? Epouvantable! s'écrient beaucoup de femmes. Pour ma part, j'ai remarqué que, parmi nous, il y a tout au moins deux types de femmes acceptant d'un front serein, cette disgrâce commune.

Une mère supporte mieux que nul le autre femme, ce que nous appelons les "outrages du temps" car elle vit dans l'avenir de ses enfants. Quand cet avenir réalise ses promesses, c'est-à-dire quand les ans s'accablent, elle néglige de compter les jours, elle ne se lamente guère sur les misères physiques, mais ne voyant que les difficultés surmontées et le parce que le chemin de la vie s'aplanit devant les pas des jeunes gens, elle se réjouit de cette compensation du sort.

Et la femme qui met ses efforts et ses soins à mener à bien une tâche, connaît également ainsi que les inquiétudes d'une sorte de spiritualité, les mêmes compensations. Ces femmes ont suivi les lois de la vie: elles se sont pliées à son rythme.

LE CABRIOLET

Silhouettes d'ombres, volées de crépe, les dames auxiliaires entrent au ministère de la guerre.

C'est décembre, le temps est doux et gris, en harmonie avec ces deuils qui passent.

Un arrêt auprès du gardien:—Les archives?—
—Là, dans la cour à gauche.
Une à une elles franchissent le seuil: celle-ci, lente, oppressée, celle-là, vite, avec la hâte de disparaître derrière la porte qui va se refermer désormais chaque jour sur leurs sept heures de travail.

De tous les âges, de tous les mondes, de toutes les classes, elles se côtoient ici, diverses, mais toutes, avec au fond, la meurtrissure de la douleur.

Courtois, sans témoigner leur curiosité, les secrétaires d'état-major les ont vu arriver, les placent, les instruisent de leur nouvelle besogne. Et, penchée sur la longue boîte de bois où se pressent les fiches, chacune s'exerce au classement, en se répétant, inlassable, les lettres de l'alphabet qui s'embrouillent, s'enchevêtrent, se confondent dans le cerveau surpris et enfiévré.

La grande salle est divisée par des cloisons formées de caisiers où se glissent en ordre les caissettes. Dans celles-ci, surnommées cabriolets, les fiches de nos soldats morts ou disparus: glorieuse nécropole qui évoque le souvenir de certains cimetières italiens, où sous des arcades de pierre se creusent des abris pour les cendres des incinérés... Modernes catacombes où le nom seul sur la fiche verte ou blanche dort dans le silence et l'obscurité; ainsi se cachent dans les parois des souterrains, les ossements précieux...

Les dames auxiliaires travaillent en silence. D'un doigt plus ou moins rapide et nerveux, elles feuilletent les rectangles de carton qui tombent les uns sur les autres comme les "capucins" d'un jeu de cartes.

Puis, c'est midi. On se lève, on s'agit. Avec de petits cliquetements, les "cabriolets" sont repoussés dans leurs cases; ces dames remettent leurs coiffures à long voile et, sans hâte, descendent l'escalier où cinq minutes auparavant les soldats auxiliaires dégingolés avec bruit pour rejoindre le détachement.

Mais entre ces âmes féminines, ce n'est plus le silence: toutes ont souffert; chacune a besoin de dire sa souffrance. Ce sont d'abord de vagues interrogations:—Vous avez perdu quelqu'un à la guerre?
—Pour pouvoir reprendre:—Moi, c'est mon fils; un beau et grand garçon...
Et bientôt les détails montent aux lèvres...
—Il était sergent... trop brave... Un obus l'emporta tandis qu'il montait à l'assaut...
—C'est au Labyrinthe que le mien est tombé...
—Mon mari reçut une balle en pleine poitrine... un de ses amis me l'a écrit.
—C'est au poste d'écoute que le mien fut enseveli...
—Moi, je ne sais rien, rien autre chose qu'il est mort. C'est tout... c'est trop dur...
Seule, une femme aux bandeaux grisonnants ne prenait point part à ces propos. Visage fermé, œil vague, elle marchait, encore jeune et svelte, très digne, froide, lointaine, presque étrangère.

Sa voisine lui demanda timidement:—Vous êtes veuve, vous aussi, madame?
—Oui... je viens des pays envahis: je suis une réfugiée, et seule à Paris.

Un sanglot contenu coupa sa phrase. Quelqu'un reprit:—Sans aucune famille?
—Mon mari fut pris et fusillé comme otage. Mon fils est soldat. Impossible d'avoir de ses nouvelles. Il ne peut savoir où je me trouve. Mes lettres sont revenues avec la mention: Disparu. Il doit être prisonnier, blessé peut-être. Mais où?... Je ne puis savoir... Et lui est tout ce qui me reste au monde! Songez donc, je n'ai plus rien... rien! pas un bout de chiffon qui me rappelle notre foyer... pas un photographie où je puisse retrouver leur chères images!

Groupe sympathique, ces dames, étrangères l'une à l'autre hier encore, entouraient la mère si cruellement éprouvée. Mais elle, refoulant ses larmes, ajoutait avec énergie:—Oh! je suis certaine qu'il vit et c'est pour cela que j'existe moi-même. Si je ne reçois pas ses lettres, c'est qu'évacuée de l'Aisne après avoir été retenue prisonnière par les Allemands pendant quinze mois, nous sommes restées tout ce temps-là sans pouvoir correspondre. Mais où est-il?... Où est-il?... Quand le saurai-je?...
—Il faut chercher, demander, aller aux renseignements...
—Certes, je n'épargnerai aucune démarche... j'arrive à peine, bien lasse... Mais demain je m'occuperai de lui... si j'ai sollicité cette place ici, c'est que je veux gagner afin de lui envoyer quelques douceurs dès que j'en aurai retrouvé... Puis le travail me rendra moins pénible l'attente du retour...
Confuse des larmes qui montent de nouveau à ses paupières gonflées, elle s'échappe des mains tremblantes et apitoyées qui se tendent vers elle. L'après-midi, ces dames